
LES OISEAUX DE LAEKEN

EN mars 1929, le roi Albert et la reine Elisabeth étaient venus dîner à l'Ambassade de France, où diverses personnalités françaises se groupaient autour de M. Maurice Herbette et de Mme Herbette. Au moment des présentations, la reine me parla de cette fauvette qui nichait l'année précédente dans un des buissons du parc royal de Laeken et avait orné d'un œillet blanc sa coupe d'herbes sèches. Sa Majesté voulut bien m'inviter à venir à Bruxelles un peu plus tard, au moment des nids, pour y faire la connaissance des oiseaux du parc.

La visite eut lieu au début de juin de la même année. L'après-midi était belle, un peu nuageuse. Devant le palais, entre deux rangées de grands arbres où la splendeur des hêtres rouges se détachait sur une muraille de verdure, Bruxelles, enveloppée du voile gris des cités, apparaissait au-dessus d'un pré qui descendait en large coulée vers la pièce d'eau. Les hautes graminées dont le vent courbait les têtes d'un jaune pâle ou rosé, me firent songer à l'exquis écrivain et naturaliste anglais, W.-H. Hudson. Il eût aimé cette vraie prairie aux abords immédiats d'un palais royal, lui qui trouvait trop jolis, trop bien peignés, les jardins anglais avec leurs gazons qui font notre envie. Ici, l'herbe était longue, évoquant la fenaison prochaine, et se couchait un peu au voisinage des arbres dont les basses branches étalaient leur feuillage jusque sur le sol.

Nous entendions déjà le roucoulement des ramiers. Étrange oiseau que cette grande colombe douée d'un naturel si sauvage que l'homme n'a jamais pu lui faire accepter la captivité et qui vit pourtant, à l'état presque domestique, au cœur

des grandes villes. Là, il niche dans les jardins et les avenues ; sur les pelouses des parcs, il se promène gravement, picore les miettes jetées, et laisse admirer de tout près sa robe gris-bleu et la teinte vineuse qui couvre sa gorge et se dégrade en bleu-lavande sur le ventre. Son cou, orné d'un croissant blanc, brille de reflets métalliques verts et pourpres.

Les ramiers, plus connus au Midi sous le nom de palombes, obéissent à l'instinct migrateur, mais laissent dans les cités quelques individus retenus là par la subsistance qu'ils sont assurés d'y trouver. Ce sont ces casaniers qu'on voit pendant l'hiver en plein Paris. Ils vont à la glandée dans les bois de Clamart et, au coucher du soleil, leurs vols forment ces lourdes nuées noires qui tournoient au-dessus du Bois de Boulogne pour se poser en grappes sur les plus hautes branches des hêtres où ils passent la nuit. Au sud, quand les légions des palombes d'automne passent aux cols pyrénéens, les filets tendus en travers des vallées les déciment, sans pourtant diminuer beaucoup l'effectif des troupes qui reviennent au printemps parsemer de points gris le vert de nos champs de trèfle.

En face de nous, un des ramiers s'éleva de l'épaisseur des feuillages, et se mit à tracer ces grands cercles de vol plané qui donnent alors aux mâles de son espèce, grisés par l'émotion amoureuse, l'allure de beaux rapaces. Quand il voulut reprendre son élan aérien, ses ailes rayées d'un trait blanc battirent à coups précipités.

Plus bas, comme une réplique atténuée du ramier en extase de vol nuptial, un mâle de tourterelle sauvage se livrait à des évolutions identiques. Le couple de ces petites colombes de nos bois devait avoir son nid en bordure d'une clairière sur la gauche, car, si le ramier préfère placer son nid à bonne hauteur, la tourterelle confie souvent à la végétation des taillis sa plate-forme de branchettes si négligemment assemblées que les deux œufs blancs sont visibles à travers la claire-voie.

Au mois d'août, les tourterelles sauvages de Laeken, et toutes leurs sœurs d'Europe, prennent le chemin du midi. C'est à cette époque que nous voyons surtout leurs bandes se poser sur les chaumes pour s'y nourrir, puis s'élever avec un fort bruit d'ailes et un brusque déploiement de queues noires

bordées de blanc. Leur vol rapide et direct les conduit par étapes jusqu'à l'Atlas et aux oasis africaines et ne les ramène chez nous qu'après le verdissement des futaies, à la fin d'avril.

De l'endroit où nous nous trouvions, dominant l'étendue du parc, nous pouvions assister à de menus drames de l'air, à la lutte et à l'effort des êtres qui défendent leur existence et cherchent à assurer celle de leur progéniture. Une corneille passa au-dessus des arbres. Aussitôt, deux choucas la prirent en chasse. Ce couple de petits corbeaux à nuque grise devait avoir son nid à proximité, dans une cavité de vieil arbre, ou peut-être sous le toit de la pagode chinoise élevée dans le parc par le roi Léopold II et qui projetait sur le ciel l'étrange contour de sa bâtisse. Les choucas craignaient que la corneille pillarde et plus forte qu'eux ne fit subir à leur couvée le sort qu'eux-mêmes infligent à tant de jeunes passereaux. A coups d'ailes vifs, ils poursuivaient la corneille qui hâtait à peine ses battements laborieux. Ils revinrent bientôt et leurs appels « co-co-co » évoquaient les vols de leur espèce autour des clochers et des flèches des cathédrales où elle s'établit pour y nicher. Par les chaudes après-midi d'été, au-dessus des vieilles rues endormies, ces notes prennent une résonnance plus sourde de se trouver mêlées aux cris stridents des troupes de martinets.

Le Roi et la Reine me firent passer par les serres. A l'entrée de l'une d'elles se trouvait un if, cet arbre de nos pays, à feuillage persistant, vert foncé, qui se parsème au printemps des taches bistrées des jeunes tiges et porte à l'automne des baies de corail. Un petit chant très particulier, aigu comme le grincement du couteau entaillant un bouchon, attira mon attention. Il était donc monté jusqu'ici, cet envahisseur méridional, menu mais plein d'énergie, le cini ou serin d'Europe ! Comme son cousin des Canaries à l'état sauvage, qui doit sa célébrité à sa descendance importée d'Afrique et domestiquée depuis des siècles, le serin d'Europe est d'un vert un peu terne, relevé de jaune jonquille au front, à la poitrine et aux reins. Rien de très remarquable, en somme, chez ce petit oiseau, originaire du bassin méditerranéen, si ce n'est sa persistante conquête de vastes régions au nord. Parti du midi, où Buffon le signalait, il y a plus d'un siècle,

il encerclait Paris voilà trente ans environ et progresse maintenant vers la mer. Sa présence dans l'if de Laeken marquait sa volonté d'aller de l'avant, peut-être d'annexer bientôt l'Angleterre.

Dans les serres, les jardiniers coupaient les fleurs fanées du bel azalée Albert et Élisabeth. De somptueuses potées de cette variété rose saumoné ornaient la table du dîner de l'ambassade, trois mois auparavant, encadrées de larges bandes de violettes de Parme.

Mais, ce jour-là, le parc nous attirait plus que les serres. Son charme est fait d'un mélange de beauté créée par l'homme et de simplicité rustique à peine retouchée... Je me souviens d'un sentier bordé des buissons de nos campagnes françaises, muraille de verdure familière que j'aimais à retrouver ici, et sur laquelle se détachait une rose des haies, large et très double, comme on en voit parfois aux abords des villages et qui semblent s'être échappées des petits jardins paysans. Dans ce coin baigné de lumière, un bruant zizi répétait constamment sa stridulation de grosse sauterelle ; il renversait sa tête en arrière. Ses cousins, le bruant jaune et l'ortolan, ont ce même geste, comme si leur chant, pourtant si simple, les plongeait en extase.

La floraison des rhododendrons était à son déclin, mais çà et là, des buissons d'azalées rustiques flamboyaient encore, cuivrés ou jaune d'or. Les aubépines cramoisies se fanaient ; les branches des weigelas, lourdes de fleurs roses, retombaient sur le bord des allées.

Une pelouse bien tondue, d'un vert frais, s'étend sur l'espace découvert occupé par le terrain de golf. Des oiseaux s'y posaient, qu'étaient un moment, puis s'envolaient tout droit vers leur couvée. Le métier de ces explorateurs des gazons consiste à déceler la présence des vers ou des larves d'insectes qui montent à la surface du sol amolli par la pluie. Quand la victime révèle son gîte, il faut bondir, la saisir avec le bec et la tirer vigoureusement hors de terre. Les grives y sont habiles ; la plus grosse d'entre elles, la draine, forme sur le tapis d'herbe une tache sombre qu'éclaire la poitrine chamois tachetée de noir ; elle a des allures de conquérante et se déplace par sauts hardis. La grive musicienne est plus calme ; elle prend son temps, piétine un peu et penche la

tête d'un air attentif, comme si elle écoutait le lombric glisser vers elle dans ses galeries souterraines. Le merle, chasseur affairé, court, tendu en avant, s'arrête une seconde, puis repart à pas précipités, sans jamais perdre de vue la lisière de bois ou les buissons qui lui serviront de refuge en cas d'alerte.

Une bergeronnette traversait elle aussi la pelouse et scandait sa marche des battements de sa longue queue, tandis qu'elle cherchait la chenille ou le petit papillon posés sur un brin d'herbe. Elle appartenait à l'espèce que le savant Temminck a si fâcheusement baptisée *lugubris* parce qu'elle porte un manteau et une gorgerette d'un noir que le blanc pur de sa poitrine et de son front fait paraître plus sévère. Le nom que lui donnent les Italiens, la *ballerina nera*, lui sied mieux ; il exprime toute la vivacité et la grâce de ses allures. Quand elle s'élançe à la poursuite d'une mouche, piquant droit en l'air, on dirait d'une danseuse qui fait papilloter les deux couleurs de sa robe demi-deuil.

Au bord d'une allée, un vieux laurier-cerise abritait un gros nid de mousse posé sur le moignon d'une branche autour duquel les jeunes tiges formaient une touffe de feuilles luisantes. Ce berceau était-il l'œuvre de la grive ou du merle ? La mère n'avait pas attendu notre approche pour s'envoler. La Reine, étendant la main, sentit le chaud duvet des petits, mais comme elle craignait de déranger la couvée, nous ne pûmes voir si l'intérieur de la coupe était tapissé de ce crépi bien uni, composé de fibres de bois agglomérées par de la salive, qui caractérise le nid de la grive et sur lequel elle dépose ses beaux œufs bleu de ciel.

Un peu plus loin, un minuscule oiseau s'échappa d'un buisson de cotoneaster ; c'était le pouillot véloce, petite fauvette au manteau brun olivâtre et dont la poitrine est blanche, légèrement teintée de jaune. Son chant ne fait que détacher nettement les syllabes *zip-zip-zap-zip*, comme si l'oiseau s'appliquait à compter tout haut, — on l'appelait autrefois le compteur d'écus, — tandis que celui de son cousin, le pouillot chancre, se compose d'une jolie strophe musicale qui monte d'abord pour s'éteindre en plainte douce. Les voix de ces deux pouillots à plumage presque identique sont parmi les premières que nous entendions au printemps, quand ces petits migrants remontent de leur hivernage

méditerranéen vers le nord. Pendant les aigres journées de mars, au moment où l'épine noire est en fleur, elles font déjà songer à l'abondante verdure des taillis où ces espèces vont construire, près de terre, ou sur le sol même, leur nid sphérique à trou d'entrée latéral.

PRÈS de là, un pavillon d'été se dissimulait parmi les arbres. D'un côté, l'ombrage plus léger laissait pénétrer le soleil jusqu'à une banquette de lupins dont les épis floraux bien compacts se dressaient en avant d'un rucher. Dans ce pavillon, nous allions goûter le miel des abeilles de Laeken, si parfumé. Le duc de Brabant s'était joint à ses parents. Il revenait d'un long voyage aux colonies. Le roi Albert échangeait avec lui des souvenirs de régions tropicales qu'ils avaient visitées l'un et l'autre, d'oiseaux et de fauves observés.

La Reine s'amusait à rappeler la chasse au tigre à laquelle elle avait pris part, aux Indes, quelques années auparavant. Les invités du Maharajah étaient montés sur des éléphants et la battue suivait son cours. Un tigre bondit dans les hautes herbes. La Reine, émerveillée et surprise par l'apparition du magnifique animal, allait oublier de tirer. Un colonel anglais, détaché auprès d'elle et qui la dominait de sa taille géante saisit entre ses mains le fusil qu'elle portait et, dirigeant le canon vers le tigre, comme si elle eût épaulé elle-même, appuya sur la gâchette. Le tigre tomba-t-il ? Je ne m'en souviens pas. Quoi qu'il en soit, l'étiquette était sauve, car le prince hindou aurait pu s'offenser d'un apparent dédain pour le gibier royal qu'il offrait à ses hôtes.

L'évocation de la jungle et des animaux qui la peuplent, des faisans somptueux, nous entraînait loin des oiseaux de Laeken ; mais, comme nous cherchions à entrevoir, par la fenêtre ouverte, l'avion postal Bruxelles-Paris, dont le ronflement se rapprochait et qui semblait raser la cime des arbres, juste au-dessus de nous, deux chardonnerets se posèrent sur les myosotis du jardinet du pavillon, pour récolter les tiges garnies de calices velus qui leur servent à rendre plus solide le tissu feutré de leur nid. De si près, tous les détails de leur plumage étaient visibles avec le jaune vif au bord des ailes foncées, le brun roux du manteau et les trois couleurs ornant la fine tête : rouge cramoisi en disque autour du bec de corne,

rosée, blanc pur aux joues, noir du chaperon. Quels oiseaux exotiques pouvaient surpasser en charme, en distinction et en beauté, ces simples chardonnerets de nos pays sur le fond bleu des myosotis ?

A la sortie du pavillon, nous suivîmes une allée bordée de grands platanes. Les oiseaux, à moins que ce ne soient les ramiers ou les corneilles, ne choisissent pas volontiers le platane pour y construire leur nid. Pourtant, un mâle de loriot lançait sa phrase sifflée dans un de ces arbres. Le couple y avait-il suspendu à la fourche d'une branche son hamac d'herbes sèches, dont il attache les extrémités par des liens solides ? Rien n'est malaisé comme d'apercevoir le loriot dans les feuillages. On dirait qu'il sent à quel point son plumage étincelant d'oiseau des tropiques, jaune et noir, lui impose des allures de prudence. Il ne les oublie que lorsqu'il va visiter les cerisiers isolés dans la campagne, ou les mûriers des jardins. Il quitte alors la lisière des bois, passe comme un trait doré à travers les clairières, se gorge de fruits et retourne à ses chênes favoris. Le loriot de Laeken s'obstinait à rester caché dans la verdure ; son chant, modulé avec éclat, humiliait celui d'un merle voisin, si beau dans sa sonorité fluide, mais de rythme un peu nonchalant et d'expression désabusée.

Le jardinier du parc, un de ces Belges bruns et vifs chez lesquels on retrouve le sang espagnol, connaissait lui aussi des cachettes d'oiseaux qu'il était heureux de montrer à la Reine. A l'abri des feuilles poussiéreuses du lierre qui tapissait un mur de clôture, le rouge-gorge avait placé son nid de mousse. Cet oiseau, que l'hiver rend presque domestique et qui tolère mal la présence de ses semblables à cette époque, modifie son genre d'existence dès qu'il a trouvé une compagne, vers la mi-janvier. Les conjoints, vêtus d'une livrée identique, deviennent alors plus secrets, et si l'on ne continuait à entendre, aux abords des maisons, les trilles que le mâle aime à varier sans cesse dans la fraîcheur des matins et des soirs de printemps, on croirait qu'ils ont abandonné le voisinage de l'homme pour gagner les bois. Mais dès la fin d'avril, cinq ou six jeunes au manteau gris olivâtre et dont la poitrine, rayée de brun sur un fond roux clair, est encore privée du beau plastron

orange qui l'ornera à l'automne, viennent sautiller dans les allées du jardin à la recherche d'insectes et de vers.

Un mur de lierre, une touffe de fusain, de laurier-thym ou de buis à sa base, un lilas ou un cytise débordant sa crête, suffisent à attirer les espèces familières, même en pleine ville. L'accenteur mouchet ou traîne-buisson, petit oiseau des coins d'ombre, à poitrine gris d'ardoise et à manteau brun, se faufile dans les massifs que nous longions. Il lançait gaiement une petite strophe aigrette. Un troglodyte la reprenait sur le même ton, mais la transformait, et l'amplifiait; il en précipitait le mouvement par une cascade de notes si fortes qu'on avait peine à croire qu'elles pussent sortir d'un si petit gosier. Ce chanteur frénétique est en effet un pygmée brun-roux, charmant et paradoxal, avec sa petite queue qu'il relève tout droit sur son dos. Il possède un tempérament combatif et son excédent d'énergie le pousse à construire, au cours d'une même saison, plusieurs de ces gros nids en boule, faits de mousse, d'herbes et de feuilles mortes, qu'il place dans les endroits les plus invraisemblables, par exemple sur l'appui des gonds rouillés, dans l'embrasure d'une vieille porte.

Parmi des lilas et des aubépines, une fauvette à tête noire lançait sa note d'alarme « tac-tac-tac ». Elle se montra un instant, svelte et vive dans sa jolie livrée cendrée, puis elle disparut et sa phrase retentit plus loin, éclatante, bien rythmée, composée de sons si purs qu'on la prend parfois pour le chant du rossignol.

Il était déjà tard; le soleil baissait vite derrière les arbres. Nous revenions vers le palais. Je craignais d'abuser de l'hospitalité qui m'avait été si gracieusement accordée. Je pressai le pas... un peu trop. Le roi Albert, tournant la tête vers moi, me dit avec un sourire :

— Vous marchez comme un fantassin français.

A mon départ, les souverains avaient bien voulu m'inviter à revenir, le lendemain après-midi, pour vaquer dans le parc à ma guise, à la recherche des oiseaux qui pourraient m'intéresser. Je voulais essayer de voir une fauvette encore inconnue de moi, l'ictérine, à poitrine jaune pâle et dos vert olive. Elle est commune dans l'est de la France et en Belgique,

mais ne niche pas dans l'ouest, où sa proche parente, la polyglotte, aussi bavarde qu'elle, la remplace.

A la belle saison, l'observateur doit d'abord écouter, car il est difficile de distinguer les oiseaux dans la masse des feuillages. Les voix fournissent alors la première indication de leur présence ; puis, si le guetteur conserve l'immobilité et la patience, les plus mobiles des êtres ne tardent pas à révéler leurs allées et venues entre le terrain de chasse ou de pâture et ce point fixe qu'est pour eux le nid, où les jeunes réclament toujours la becquée.

Dans le cas de l'ictérine, l'oreille est trompeuse, car cette fauvette imite si bien le chant d'autres oiseaux qu'elle mérite le nom de contrefaisant, mais je me trouvais, non loin de l'eau, sur une pente au midi, parsemée de buissons, qu'elle devait affectionner, si vraiment elle habitait le parc. Je croyais déjà percevoir ses notes véhémentes. Je la cherchais du regard, sans bouger, la jumelle à la main, avec ce sentiment d'excitation qu'éprouve tout naturaliste quand il s'attend à rencontrer une espèce, nouvelle pour lui, et qui va lui révéler, dans une première vision rapide et inoubliable, cet ensemble de formes, de couleurs, d'attitudes qui la différencient de toutes les autres ; mais l'ictérine, si c'était bien elle que j'avais entendue, fit preuve d'une timidité inaccoutumée et ne parut pas.

UNE petite automobile noire s'approcha, venant de la direction du palais et s'arrêta au bord de la pièce d'eau. Le Roi, qui la conduisait, et la Reine, en descendirent. Leurs Majestés s'intéressaient à cet inventaire que j'esquissais des oiseaux de leur parc et venaient s'enquérir des découvertes que j'avais pu faire. Un beau soleil éclairait la surface de l'eau que survolaient l'hirondelle de cheminée, avec sa tache rousse à la gorge et sa queue fourchue, et l'hirondelle de fenêtre qui porte une large tache blanc pur sur les reins. Ces deux espèces aiment à raser les champs et les prairies, les toits et les murs des maisons, et tournoient haut dans le ciel par temps calme, mais jamais elles ne semblent si heureuses ni si jolies que lorsqu'elles évoluent au-dessus d'une rivière, d'un lac ou d'une mare. Elles s'y attardent, multiplient leurs courbes et leurs crochets, happent les mouches ou les moustiques au

passage, puis elles ralentissent un peu leur allure, élèvent un instant leurs ailes au-dessus de leur dos noir à reflets bleutés et viennent briser du bec la surface du miroir liquide pour s'y désaltérer au vol.

Une lavandière jaune courait tout près du bord, avec son perpétuel mouvement de hoche-queue. Cette bergeronnette riveraine se distingue de sa cousine *lugubris*, rencontrée la veille, par le gris bleuté de son manteau et le jaune vif qui couvre sa poitrine et son ventre. Elle pointait du bec à droite et à gauche, attrapant sur les minces tiges d'herbe les mouches ou les phryganes qu'elle accumulait entre ses mandibules, pour les porter au nid, et quand une proie plus active cherchait à lui échapper, elle la poursuivait en l'air, découvrant les plumes dorées à la base de sa queue noire et blanche.

Un martin-pêcheur gagna la rive opposée d'un seul trait bleu. Nous l'avions sans doute dérangé pendant son guet, quand sa poitrine de rouille, le vert sombre de sa tête et son menton blanc, se confondent avec les taches colorées de la végétation sur les rives. La nature, qui l'a ainsi camouflé pour la faction immobile, a-t-elle aussi voulu, en lui donnant un dos azuré, l'aider à dissimuler sa fuite à la surface du miroir qui reflète le ciel ? Mais alors, pourquoi a-t-elle paré ses reins d'un bleu si vif et si lustré qu'aucune lumière, sauf celle de l'éclat de l'eau sous le soleil à contre-jour, ne réussit à l'éteindre ?

Sur un lac ou un étang, les oiseaux nageurs, afin d'assurer leur sécurité, se tiennent assez loin du bord pour voir venir le danger terrestre ou cherchent à se rendre invisibles parmi les roseaux et le fourré des rives. Ici, une cane sauvage conduisait la ligne sinueuse de ses poussins entre les iris aquatiques dont les hampes élevaient leurs fleurs jaunes au-dessus des lames vert-foncé des feuilles. A notre approche, elle eut recours à la feinte habituelle de tant de mères oiseaux : elle fit la blessée, frappa l'eau de ses ailes, comme si elle était impuissante à prendre son essor et finit enfin par s'envoler, tandis que ses canetons, panachés de brun foncé et de jaune crème, se dispersaient dans les herbes ou plongeaient, pour remonter un instant à la surface leur tête et leur cou, puis s'enfoncer de nouveau.

En face, un couple de poules d'eau faisait entendre, parmi

les jongs, un cliquetis métallique de notes courroucées. Le mâle sortit de sa retraite. Il se mit à nager avec de petites secousses de sa tête ornée d'un écusson frontal vermillon ; la ligne blanche de ses flancs tranchait sur le fond noir d'ardoise de son plumage. La femelle couvait sans doute la demi-douzaine d'œufs jaunâtres tachetés de roux qu'elle dépose sur une plate-forme d'herbes aquatiques. Elle ne parut pas, et le mâle, marchant sur les feuilles de nénuphar avec ses pieds verts aux longs doigts, alla la rejoindre sous le couvert. Bientôt, les jeunes, petites boules de duvet noir, suivraient leurs parents à la nage et formeraient une des plus jolies scènes familiales du monde des eaux douces.

Si l'homme ne persécutait pas cette espèce, chaque bief de moulin, chaque échancrure à la marge des étangs, chaque courbe de rivière, serait peuplée de poules d'eau qui caqueteraient dans les roseaux ou animeraient les berges de leurs poursuites, quand les couples se forment, avant même que les saules n'aient verdi.

La voix des oiseaux de rivage est rarement capable de notes pures, comme si le voisinage des coassements des batraciens avait sur elle un effet dégradant. Aussi un petit hennissement clair sur une gamme descendante, mêlé aux cris des poules d'eau, surprenait-il par sa qualité presque musicale. Seul le grèbe castagneux pouvait être l'auteur de ce bruit, mais l'oiseau, surtout lorsqu'il se méfie, n'est pas facile à voir. Parfois, quand tout est tranquille autour de lui, il repose à la surface, comme un petit canard sans queue, puis, à la moindre alerte, il disparaît tout à coup sans laisser d'autre trace qu'une ride légère ; dix à vingt secondes plus tard, sa tête, périscope minuscule sur la mince tige du cou, surgit prudemment, puis il recommence ses plongées, à moins que, nageant entre deux eaux, il n'aille se cacher parmi les racines du bord, le corps immergé à l'exception du bec, jusqu'à ce que le danger soit passé.

UNE fauvette riveraine, toute brune en dessus, plus pâle sur la poitrine, blanche à la gorge et au ventre, s'agitait dans les roseaux, si près de nous que nous pouvions distinguer son arcade sourcilière jaunâtre. C'était la rousserolle effarvate. Un léger tremblement des hampes marquait son passage.

de l'une à l'autre, puis par une petite escalade glissante, elle atteignait l'extrémité d'une canne et se mettait à jacasser. Le début de son chant contient des sons mélodieux, mais elle a vite épuisé ses capacités d'artiste et retombe aussitôt dans une confusion monotone de notes aiguës ou rauques. En revanche, l'architecture de son nid est une pure merveille : un petit panier en coupe profonde, tissé d'herbes sèches, de feuilles et d'inflorescences de roseaux, attaché à trois ou quatre hampes par de solides anneaux de fibres végétales.

La rousserolle ne manifestait pas de crainte de notre présence. En la voyant si confiante, la Reine parla de ce don que possèdent certains humains d'attirer ou de tranquilliser d'emblée les animaux. La sympathie ou l'amour pour les bêtes, l'attitude physique qui exclut les gestes saccadés, ne suffisent pas à expliquer ce pouvoir. Sa Majesté raconta la visite récente à Laeken d'un Maharajah qu'accompagnait le vol des hirondelles et d'autres oiseaux sauvages, lorsqu'il sortait de son palais hindou. Je me souvenais du naturaliste vendéen qui n'a qu'à paraître pour qu'aussitôt le rossignol sorte de son buisson, la gorge-bleue de son fossé moussu. Les récits du comte Hermann de Keyserling, qui connaît si bien les oiseaux, me revenaient aussi à l'esprit. Pour le philosophe dynamique à stature de géant, les humbles passereaux n'avaient pas grand intérêt ; mais il aimait que de beaux rapaces, qu'il avait su rendre familiers, lui fissent escorte dans ses courses à travers les forêts baltes de sa jeunesse.

Une grosse ondée venait de rafraîchir la terre. Le bruant zizi chantait, comme il le fait souvent, quand le soleil luit à nouveau après l'averse du soir, si l'on peut appeler chant la répétition, sur un seul ton, de la syllabe *zi zi zi*, stridente comme une vibration de sauterelle. Ces notes tiennent pourtant un charme indéfinissable de l'heure et du lieu : une lisière de bois ou la haie de clôture d'un vignoble, à la lumière du couchant ; une soirée douce de novembre, quand c'est la seule voix d'oiseau dans les genévriers sur la pente d'un coteau.

Nous suivions une allée sablée bordée d'arbustes quand des appels d'alarme « tek... tek... tek... » vinrent d'un buisson d'aubépine. Une fauvette grisette en sortit, se posa sur une branchette, nous montrant sa poitrine teintée de rose, puis,

inquiète, elle s'envola et les marges blanches des plumes de sa queue disparurent dans le fourré d'une haie voisine. Nous nous approchâmes de la touffe qu'elle venait de quitter. Au pied, sur les basses brindilles, une petite forme d'oiseau se tenait toute droite, tandis que des ailes s'agitaient aux alentours.

Nous venions de troubler, sans le vouloir, la première sortie de la couvée des grisettes, qui avait quitté le nid dans la matinée, un peu trop tôt sans doute pour la dernière née, car si les autres avaient réussi à se disperser d'un vol maladroit, elle seule restait parmi les brins d'herbe mouillés, dans cette attitude d'immobilité mimétique que prennent d'instinct les tout jeunes oiseaux et qui leur permet souvent de passer inaperçus, lorsqu'un danger les menace. Mais la Reine avait surpris la retardataire dans sa pose figée et nous pouvions admirer à loisir l'exquise harmonie des bruns sur le plumage : l'isabelle de la poitrine, le brun roux de la tête qui se nuançait de bistre sur le manteau, la teinte noisette des yeux ronds, la corne gris-brun du bec, les fines pattes couleur de chair brunie.

C'EST la dernière vision qui me reste de ces après-midi enchantées : la Reine s'avança, sans que la petite bête cherchât à s'enfuir, puis, à genoux au pied du buisson, elle la prit doucement. Laisser la fauvette, déjà tachée par des gouttes d'eau, passer la nuit dans l'herbe mouillée, c'était l'exposer à une mort probable. La Reine la tenait dans le creux de ses mains et l'emporta. En arrivant au palais, elle la déposa dans une boîte à chapeau garnie de foin, qu'elle fit monter dans ses appartements. Le lendemain, de bonne heure, quand les parents reprendraient le nourrissage des jeunes et chercheraient pour eux les insectes réveillés par la chaleur du soleil, Sa Majesté viendrait déposer la fauvette au pied du buisson d'aubépine.

JACQUES DELAMAIN.